

Fleuve

*« Les enfants jouent un rôle si mince dans nos livres.
Si infime par rapport à ces heures passées en leur compagnie. »*
Geneviève Brisac, La marche du cavalier

Elle courait sur la plage au bord du fleuve. Le début de l'été laissait émerger les bancs de sable, et la Loire semblait fuir vers le fond de son lit où une immense crevasse l'aurait engloutie. La robe rouge de Lily, la natte brune qui se balançait sur sa nuque, le vert des saules et des peupliers dans les prés des bords du rivage, la lumière de fin d'après midi sur le sable et l'eau tourbillonnante, tout ; mais encore le clapotis des vaguelettes, l'air agitant les arbres au rythme de la course enfantine et du rire profond et carillonnant qui résonnait, l'aboiement du chien noir qui arrêtait sa course pour attendre la petite, tout ; et aussi la grâce des courbes du fleuve et des rives, des langues de sable rond et doré, des mouvements de l'enfant et du chien comme une danse à deux, tout présageait un soir tranquille.

Lily sauta par-dessus les filets d'eau et rejoignit le sable lisse d'un banc comme une bête énorme endormie. Le chien resta sur la rive et regardait l'enfant qui riait et disait : viens, viens ! Elle n'en finissait pas de rire et de l'appeler avec autorité et une espèce de joie confiante. Puis elle continua son exploration et atteignit l'épi long qui retenait désormais peu d'eau et laissait le courant se former au centre du fleuve. Elle s'arrêta alors et abandonna son effervescence pour regarder autour d'elle, d'abord à ses pieds, le sable, la longueur de l'épi fait de cailloux gros et petits en travers du fleuve, la lumière qui s'épandait sur l'eau d'une rive à l'autre, brillante et immense comme un fleuve d'Asie.

Lily sentit qu'elle était seule, elle mesura l'horizon et le lointain où le petit port sur l'autre rive laissait apercevoir à fleur d'eau quelques gabarres qui agitaient paresseusement leurs voiles brunes affalées. Une aigrette planait et s'approcha en un vol lent et direct vers une vasière tout près ; les ailes arquées, elle se posa à quelques mètres de l'enfant. Lily s'immobilisa tout à fait, debout comme à la proue d'un navire, tendue vers le fleuve, le regard sur le grand oiseau qui, tout comme elle, se tint sur ses longues jambes avec seulement un frémissement sur ses plumes repliées. Le ciel était moins blanc désormais et les ombres des arbres atteignirent les berges vaseuses. Alors l'oiseau décolla, lourd et puissant, tandis que Lily le regardait s'élever et observait le détail de son bec qui s'ouvrait soudain, long et jaune, ses pattes trainant à l'arrière de sa queue blanche.

Le chien aboya, Lily se retourna et vit la silhouette de sa mère descendre sur le sable, son téléphone à l'oreille, ses cheveux autour de son visage comme une parure, un large chandail de coton terre de Sienne, sa démarche lente. Et tout en

glissant l'appareil dans sa poche, elle héla sa fille d'un grand geste du bras. Lily quitta à regret son navire et les oiseaux paradant sur les grèves envasées. Une poule d'eau s'enfuit quand l'enfant se décida à dévaler la plage. Le chien la précédait et tout deux s'essoufflaient dans le soir lent, sautillaient pour éviter la vase, allant du sable dur aux touffes d'herbe entre les joncs. Une mouette cria. Lily leva les yeux sur son vol agile.

Au même instant, sa mère aperçut sur le fleuve la barque qu'elle attendait avec impatience et battements de cœur.

Le bruit du moteur s'approchait peu à peu. Lily voyait les deux silhouettes sur le bateau, l'une assise à l'arrière la main sur la barre, l'autre en ciré jaune à l'avant debout. Et sa mère n'eut d'yeux que pour le fleuve et l'avancée de l'homme tendu à la proue. Le chien continuait de jouer allant de la femme à l'enfant qui n'avait pas rejoint sa mère, puis de l'enfant à la femme comme pour les rapprocher. Lily saisit une petite branche morte au sol, la fit jouer devant elle comme une baguette magique puis elle dessina des arabesques sur le sable, dégagant le sol de tous les bois et végétaux venus là s'échouer. Elle organisait une grande page, lissait le sable, repoussa le chien qui vint y mettre ses pattes, elle traçait des signes. Le moteur du bateau changea de régime, il accosta doucement et lorsque le fond accrocha la berge, l'homme sauta et prit la femme dans ses bras. Ils avaient tous deux des gestes maladroits et rapides, précipités après l'attente et le long glissement du bateau. Ils s'embrassaient, hésitaient et seraient restés les bras l'un dans l'autre, immobiles, serrés, s'ils avaient eu du temps devant eux. Plus loin, Lily levait les yeux parfois et les regardait furtivement puis en revenait à l'élaboration de son dessin sur lequel elle ajoutait maintenant quelques galets roux et gris. Le chien s'était assis et semblait surveiller tant le fleuve et ses oiseaux que la scène du couple sur la plage. Quand Lily entendit le bateau démarrer, elle laissa à nouveau son ouvrage. La barque s'éloigna lentement avec l'homme qui faisait des signes d'au revoir. Il envoya un baiser de la main. La femme déploya ses deux bras vers lui comme une offrande. Puis ils restèrent figés alors que le bateau prenait le large. Quand l'embarcation fut hors de portée de voix, il cria fort « je t'aime ». La femme l'entendit pourtant. L'enfant aussi et elle vit peu à peu la barque s'amenuiser, devenir si petite que le fleuve l'engloutit, l'emporta dans ses fonds obscurs d'où l'on ne revient jamais. Et cette disparition la soulagea.

Lily s'assit près du chien qui posa son museau sur ses genoux. La mère vint vers eux, s'accroupit et les regarda avec sérieux tout d'abord puis son visage se détendit, elle soupira et respira profondément en se levant. « On rentre, viens. » Ils grimpèrent sur la levée et traversèrent la prairie. Lily joua autour des trognons de frênes, s'attardait seule alors que le chien prenait de la vitesse devant. Le chemin était sec désormais mais les prés retenaient l'eau ici et là et Lily atteignit la maison les chaussures crottées. Dès que la porte fut fermée, on n'entendit plus

les oiseaux et les vents légers au-dessus du fleuve et des arbres. Le silence dans la maison ne fut pas long, la mère alluma la radio et une vilaine chanson au rythme désagréable envahit la cuisine et s'entendait, atténuée, jusque dans la chambre de Lily. Elle avait reçu l'ordre de se laver et mettre son pyjama. Et quand elle fut prête, elle n'eut pas le courage d'aller à la cuisine et de rejoindre sa mère et le chien endormi. Elle s'allongea sur son lit avec sa compagnie d'ours et de lapins, les serra contre elle et s'étonna qu'ils ne la consolent pas, inertes, objets usés. Quelque maléfice sur la plage avait ôté la vie à tous les jouets, elle le sentait. Lily pleura et quand sa mère entra dans la chambre, le chagrin était si fort que rien ne pouvait arrêter les larmes. La mère caressa les cheveux de l'enfant et lui demanda ce qui lui arrivait. Lily, après quelques hoquets, lui répondit : « je ne veux pas la fin des vacances ». Et sa mère entendit : « je ne veux pas la fin de l'enfance. »

Dans le soir qui venait, quand la radio se tut un instant, elles entendirent la voix grave et douce d'un hibou et Lily s'endormit dans ses larmes.

Cathie Barreau
Juin 2015